

Trente ans
et des poussières

JAY McINERNEY

Trente ans et des poussières

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

TITRE ORIGINAL
Brightness Falls

ISBN 978-2-8236-1776-4

© Jay McInerney, 1992
© Éditions de l'Olivier, 1993 pour la traduction française
© Éditions de l'Olivier, 2021 pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour mon père

« Toute la pensée nouvelle se préoccupe
de la perte.
C'est en cela qu'elle ressemble à toute la
pensée ancienne. »

Robert Hass
Meditations at Lagunitas

La dernière fois que j'ai vu Russell et Corrine ensemble, ce fut pendant le week-end du dernier match amical entre les accros et les dépressifs. La qualité du jeu fut assez irrégulière, les accros étant déprimés par la suppression de leur médicament d'élection alors que les dépressifs étaient chargés jusqu'aux yeux des projectiles chimiques dont on tentait de cribler leur insaisissable désespérance. Comme j'étais moi-même du nombre des abrutis cliniques, je ne me rappelle pas aujourd'hui le résultat de la partie, encore que je me permette d'avancer que nous formions, pris ensemble, un groupe aussi représentatif de la conjoncture historique que l'on pouvait espérer en réunir sur un terrain. On était à l'automne 1987. Les feuilles du Connecticut s'embrasaient au ralenti ; un soir, alors que nous fumions sur la terrasse après dîner, une nana de mon service qui se prétendait atteinte d'un syndrome de voyance déclara qu'elle voyait des avions de papier s'écraser sur un trottoir de Manhattan à quatre-vingts kilomètres de là. Bien sûr, il allait se révéler qu'elle avait raison. Mais c'était juste avant tout ça, avant la grande liquidation des espérances démesurées.

Quand ils arrivèrent à l'hôpital par cette journée d'été indien, j'étais assis dans l'herbe en surplomb du parking des visiteurs, tétant une Marlboro, imaginant que je les hachais menu dans leur Robot-Marie, parce qu'ils étaient en partie responsables de ma relégation dans cette maison de fous ripolinée de blanc et parce qu'il était si facile de mépriser leur conformité à une image – comme les

couples des pubs dans les revues, qui appartiennent si ostensiblement à leur génération et à leur classe. Les cheveux jaunes de Corrine et la cravate jaune de Russell flottaient au vent comme les étendards d'une promesse rutilante. Quand on part de l'individu, on n'a bientôt plus sur les bras qu'ambiguïté et compassion ; si l'on a des intentions violentes, mieux vaut s'en tenir à l'archétype.

J'étais avec ma copine Delia, dont les bras s'ornaient d'une guirlande de blessures qu'elle s'était elle-même infligées, grimoire de la haine qu'elle se vouait. Complètement cassée par la belle vie, Delia était venue un soir chez Russell et Corrine et, tandis que leur Jeep découverte remontait l'allée bordée d'arbres, ses yeux morts cerclés de grands cernes semblèrent s'allumer d'une lueur de reconnaissance. Quand ils se désarticulèrent pour sauter à bas de leur pseudo-engin de guerre, dans leur uniforme de jean délavé et de blazer bleu marine, Delia, ordinairement muette, dit sans ironie :

– Voilà le prince et la princesse, dans leur carrosse attelé de six chevaux.

Assis près de Delia sur la pelouse de l'hôpital, je jugeai à cet instant que c'était une illusion presque viable, tant leur port altier et aristocratique, pendant qu'ils gravissaient la colline, contrastait avec les regards tournés vers l'intérieur et l'avachissement traîne-savate des résidents qui m'entouraient. En un sens, c'était ce qu'ils n'avaient jamais cessé d'être : le couple royal en visite auprès des amis brisés chez les dingues, noblesse oblige. Mais le mariage est une espèce d'asile, lui aussi. Quand je m'enfermais dans ma cabane, je ne cessais jamais d'entendre l'appel sauvage du monde extérieur derrière la porte. Et pour finir, cet appel avait fini par se glisser sous leur porte à eux aussi. Mais à ce moment, ils ne se savaient pas observés tandis qu'ils gravissaient dans toute leur grâce prestigieuse la pelouse dorée qui menait à l'hôpital, concentrés qu'ils étaient encore l'un sur l'autre, n'étant pas encore passés de leur monde distinct à l'espace collectif et, à ce moment, j'ai failli me remettre à croire en eux.

I

Tandis qu'elle presse du citron sur les filets de sole dans la cuisine, Corrine entend la voix de son mari qui couvre les autres, peut-être parce que cette voix est la plus forte, ou parce qu'elle y est particulièrement sensibilisée. Cette voix qui s'approche maintenant venant du vestibule, dirigée à rebours vers le salon mais se déplaçant vers elle :

– Je préfère le vieux modèle.

Russell ne parlait pas, il tonitruait :

– Le vieux modèle de quoi ? demande-t-elle quand il entre bruyamment dans la cuisine, qu'il emplît presque de tous ses membres – une de ces cuisines d'appartement new-yorkais d'avant guerre, pas vraiment faite pour le travail sérieux, mais plutôt, dirait-on, pour la préparation hâtive, à trois heures du matin, de quelques œufs brouillés en rentrant d'écouter Benny Goodman au Stork Club.

– J'ai acheté assez de poisson ? demande-t-il en remplissant de nouveau le verre à vin de Corrine posé sur la paillasse tout en jetant par-dessus son épaule criblée de pâtes taches de rousseur un coup d'œil à la cuisinière électrique, puis, subrepticement, sur le devant de sa robe.

– Jolie robe, dit-il. Pour un anniversaire.

– Merci, dit-elle. Maintenant vas-y, critique ma coiffure.

Ils discutaient souvent de sa coiffure avant de sortir ou de

recevoir : il aime ses cheveux défaits, trouve ça sexy ; elle préfère les relever. Ce soir, elle a relevé ses cheveux dorés en un chignon natté, un peu lâche, retenu par un ruban de velours noir, et il les aime quand même, se complaît à l'idée qu'il est marié à cette élégante créature.

– Je croyais qu'on était d'accord pour que tu ne mettes pas les pieds dans la cuisine !

– Comment trouves-tu le condrieu ?

– Ah non, je t'en prie, pas de couplet sur le vin ce soir, promis ?

– Seulement si tu promets de ne pas passer sous la table pour t'occuper bucco-génitalement de nos invités. Ne me regarde pas comme ça. Je te connais. Ce n'est pas parce que tu ne l'as pas encore fait que tu n'y songes pas.

– La fille qu'a amenée Jeff me coiffera probablement sur le poteau.

– Dieu t'entende.

– Où tu crois qu'il est allé la chercher, celle-là ?

– Il a soulevé la nappe et voilà ! Elle était là.

– Mais où est la passoire ?

– Wash l'avait sur la tête en partant, la dernière fois.

– Tu aimerais pouvoir sortir avec des filles comme ça ? demande Corrine, soudain sérieuse.

– C'est pas une question, merde.

– C'est pas une réponse, bougonne-t-elle en se détournant de la paillasse, un demi-citron pressé dans la main, levant vers lui des yeux mornes.

– Je préfère le vieux modèle, dit-il de nouveau en l'enlaçant.

Tendant les bras derrière elle, elle se dégage des mains de Russell nouées dans son dos.

– Tu ne devrais pas employer ce mot-là pour parler à une fille qui vient d'avoir trente et un ans. Trente ans, encore, c'était une chose...

– Quel mot ?

– Un mot de cinq lettres, commençant par V.

– Tu es toujours ma bombe blonde.

– Dis plutôt qu’il me reste quelques éclats.

Il l’agrippe de nouveau.

– Je t’ai déjà dit que tu ressemblais à Katharine Hepburn jeune ?

Il l’a déjà dit, bien sûr. C’est pourquoi il était important de le répéter ; comme tous les couples qui durent tant soit peu, le leur a ses incantations rituelles. Et Russell pensait que sa femme incarnait certaines des vertus de la grande Kate : la beauté anguleuse qui suggère une ascendance d’Anglo-Saxons longilignes et nerveux, le pâle semis de taches de son trahissant la présence d’un Celte derrière les fagots. Lui-même est d’origine irlandaise, un Calloway de la quatrième génération, venu du comté de Cork *via* Boston et Detroit.

– J’avais visé Grace Kelly, dit-elle.

Le rite accompli, elle retrouve son calme.

– Mais qu’est-ce qu’il fout, Washington ? Je suis presque prête à servir.

– Tu connais Wash. Il doit donner à manger au chien.

– Il y a quatre ans, son numéro de sale gosse avait plus de charme.

– C’est ce que dit la cheftaine en parlant des vilains louveteaux.

– Jeff est défoncé ?

– À quoi ?

– C’est bien ce que je me demande.

– Il est en pleine forme.

– Tu devrais lui parler.

– Je lui parle tous les jours.

– Je veux dire lui parler vraiment.

– Dégouliner, tu veux dire.

– On peut parler sans dégouliner. Je déteste quand tu dis ça.

– Plic... plac... ploc... si on s’épanchait un peu, entre nanas.

Brandissant la bouteille de vin comme un micro, il roucoule :

- Les sentiments... ouaou, ouaou, ouaaa... les sentiments...
- Ça, on peut dire que tu es sentimental !
- Oui, ça me perdra. Tout me touche et je touche tout.
Et il lui pelote la fesse gauche en guise d'illustration.

Corrine et Russell Calloway étaient mariés depuis cinq ans, mais se connaissaient depuis treize, s'étant rencontrés à la fac. Leurs amis les considéraient comme d'avisés pionniers de l'état matrimonial, comme s'ils s'étaient taillé un lopin dans l'une de ces anciennes friches de la ville dans lesquelles les adeptes de la mode commençaient tout juste à les suivre. Depuis qu'ils vivaient à New York, leur appartement de l'East Side était devenu au fil des ans une espèce de club où se réunissaient pour dîner leurs relations moins installées, l'appartement témoin de ceux qui envisageaient d'acheter dans le quartier du couple. Pour les conjoints de fraîche date, c'était un havre dans cette ville meurtrière pour les ménages ; et les non-appariés y trouvaient un répit à leur informe et exténuante vie de célibataire.

Même leurs copains de fac, dont le nombre diminuait chaque année, n'arrivaient pas à se rappeler les avoir connus l'un sans l'autre. Pris séparément, ils étaient peut-être un peu trop séduisants, mais le mariage neutralisait l'attrance sexuelle, de sorte que les hommes que Corrine Makepeace avait envoûtés à Brown, où elle était considérée comme un emblème totémique de l'érotisme, pouvaient lui faire la cour en toute sécurité pendant que les femmes se confiaient à Russell, l'entraînant dans la chambre pour d'urgentes conférences. Que Corrine songeât rarement à être jalouse en pareille occasion donnait la mesure de la confiance qui existait entre eux ; les objets fragibles que sa colère catapultait de temps en temps, celle du feu de sa passion. Pour représentatifs de la modernité la plus avancée qu'ils puissent paraître, Russell et Corrine semblaient presque deux extraterrestres, immunisés depuis si longtemps contre les meurtrissures du libre-

échangisme amoureux, ayant résolu cette grande question très tôt dans leur existence. À l'instar des Scandinaves, ils habitaient un État providence aseptisé dont les lois ne s'appliquaient pas nécessairement à l'extérieur du royaume et, parfois, quand l'un d'eux exprimait une opinion, l'étranger aurait voulu leur rétorquer : D'accord, c'est sans doute vrai pour vous deux, mais nous, les autres, nous sommes encore à la recherche d'un corps chaleureux.

S'il semblait exemplaire, leur domaine ne paraissait pas inaccessible. Bien qu'on y découvrit, d'une petite terrasse, toute la grande ville qui s'étalait vers le sud comme un festin de lumières, l'appartement n'était qu'un deux pièces de location, où les antiquités voisinaient avec des vestiges de piaules d'étudiants. Un des deux canapés commençait à divulguer les secrets de son rembourrage et l'excédent de livres qui débordait des rayonnages encastrés du salon était logé sur des étagères faites, à l'économie, de planches de pin naturel soutenues par des briques. Des photos de Russell, de Corrine et de leurs amis, encadrées sans discrimination d'argent Tiffany ou de plastique bon marché, étaient accrochées entre des affiches de la galerie Maeght et des lithographies signées. Ils recevaient en grand style et avec une libéralité qui donnait à penser à certains de leurs hôtes qu'ils jouissaient en abondance des biens de ce monde. En réalité, ils vivaient dans une précarité financière récurrente. Ils avaient deux salaires, mais Russell œuvrait dans le domaine traditionnellement mal payé de l'édition et Corrine n'était courtière en Bourse que depuis deux ans. Leur déclaration de revenus était modeste au regard des critères de miracle économique de nombre de leurs amis et voisins.

Après avoir frôlé la faillite dans les années soixante-dix, leur ville d'adoption avait connu une manière de ruée vers l'or ; armés d'ordinateurs et de téléphones, les prospecteurs de la finance avaient découvert de juteux filons de fric sous les falaises et les canyons de l'extrémité méridionale de Manhattan. Comme les forces géologiques et météorologiques se conjuguent pour déposer des diamants à la pointe

d'un continent et faire apparaître de l'or au bord d'un autre, diverses conditions créées par l'homme s'étaient rencontrées vers le début de la nouvelle décennie pour produire une classe de nouveaux riches installée à New York et disposant d'une échelle d'évaluation du bien-être financier radicalement neuve. Le bourdonnement électronique de l'argent facile vibrait sous les rues le long du réseau câblé, atteignant tous les citadins : certains devenaient fous d'ambition et de convoitise, d'autres étaient réduits à la misère et la majorité aisée se sentait désormais plus pauvre. Tard le soir, il arrivait à Russell ou à Corrine de percevoir ce bourdonnement parmi le concert des sirènes, des alarmes et des avertisseurs, alors ils étaient envahis d'une inquiétude vague, accrochés à la dernière extrémité des autorisations de leurs cartes de crédit.

Un observateur attentif de la chose sociale aurait pu lire dans les manières de Corrine le code secret des grandes familles américaines. Mais la fortune des Makepeace avait été dispersée à la mort du grand-père de Corrine. Original aux idées larges, il avait légué ses biens au centre de recherche scientifique d'une université noire qui se débattait vaillamment au milieu des difficultés, poussé en partie par le mépris que lui inspirait son fils unique – l'unique père de Corrine. Le grand-père de Russell, immigrant irlandais, était ouvrier dans l'automobile ; son père, cadre moyen chez General Motors ; Russell possédait l'attitude ouverte et les manières directes des classes moyennes qui mettent tout leur enthousiasme à réussir. Corrine et lui avaient en commun une histoire de fission dans la famille nucléaire, ses parents à elle ayant divorcé après des années de violente incompatibilité et sa mère à lui étant morte à peu près au même moment, au tout début de leur amour. Le sentiment de la fragilité des liens familiaux avait teinté de véhémence leurs fiançailles et cimenté leur union.

Le dîner fut servi. Russell, en sommelier, parvint à se retenir de dissenter à propos du vin en faisant le tour de la table

pour verser pendant que Corrine servait le premier plat : des pâtes. Sans être véritablement snob, il était néanmoins enthousiaste dans de nombreux domaines, toujours prêt à se lancer dans de nouvelles activités avec l'ardeur et le prosélytisme du converti. Russell n'était guère capable de réticence ou de retenue. Quand il lui arrivait d'être son partenaire en double au tennis, par exemple, Corrine sortait parfois de ses gonds car il montait toujours au filet pour recevoir le retour et refusait d'amortir son deuxième service, le frappant aussi fort que le premier, malgré les fréquentes doubles fautes qui en résultaient. Grand et de forte carrure, il se heurtait aux objets – c'était le genre de type qui entre toujours sans frapper. Boum Calloway. Heureusement pour les occupants des pièces où il entraît, sa voix le précédait généralement, comme une sirène d'alerte aérienne. Corrine craignait toujours qu'il la plongeât dans l'embarras en disant des choses intimes devant un vendeur ou en engageant la conversation avec des inconnus dans un ascenseur. Pour l'heure, tout en tamponnant le vin qu'il venait de renverser sur la nappe, il confiait d'une voix de stentor à leurs sept invités que les champignons lui avaient été expédiés par un auteur italien dont il publiait le roman.

– C'est illégal, leur apprit-il, mais il les enveloppe dans du plastique et les envoie dans un sac de cuir bon marché pour masquer l'odeur.

– C'est comme ça que nous parlions de la drogue, dit Corrine pour dissiper un léger relent d'autosatisfaction épicurienne.

– Pourquoi cet imparfait ? demanda Jeff, sur sa droite, en arborant un de ses sourires tristement espiègles.

Bâti en lame de couteau, il portait comme toujours un jean déchiré, et une chemise Brooks Brothers délavée à col boutonné dont les pans retombaient par-dessus son jean, mais il était surtout paré de ses innombrables coupures de presse. Il y avait deux ans que Jeff avait remporté un grand succès avec un recueil de nouvelles narrant les excentricités

d'un clan de Nouvelle-Angleterre qui, ô surprise, ressemblait beaucoup à celui auquel lui-même appartenait. Chacun l'écoutait désormais avec un intérêt un peu plus vif, tandis que lui-même écoutait moins attentivement les autres.

– J'avais horreur des champignons quand j'étais petite, glapit Dawn, la fille de dix-neuf ans que Jeff avait amenée avec lui – et qui faisait penser à un mannequin qui aurait eu de la poitrine, et qui était bel et bien mannequin, avec de gros seins. Quand on cherchait un truc vraiment grave, une punition, quoi, on disait : « Tu vas bouffer une grande assiette de champignons. »

La deuxième loi de la dynamique sociale, songea Corrine : les femmes célibataires sont plus jeunes d'année en année. Mais dans ce cas, quelle serait la première loi ?

– Alors qu'aujourd'hui, on se contente de t'envoyer au lit sans manger, dit Jeff.

Puis, s'adressant à Corrine, l'air de vouloir détourner l'attention :

– Comment va Mr. Jones ?

Il parlait du Dow Jones, Corrine le savait, et du marché en général, mais elle se dit qu'en d'autres temps il aurait pu faire référence à la chanson de Dylan.

– La dernière fois, dit-elle en avalant une gorgée de vin, quelqu'un t'a demandé à quoi tu bossais et tu as répondu : « Demander ça à un écrivain, c'est comme interroger un cancéreux sur les progrès de sa maladie. »

Décidément, elle lui en voulait d'avoir amené cette gamine avec lui puis, l'ayant fait, de la traiter si mal en public.

– J'ai dit ça, moi ? Je devais être bourré. J'espère que tu m'as immédiatement plongé un couteau à viande dans les rognons ou vice versa.

– J'aurais dû. Mais puisque je ne l'ai pas fait, j'exige que tu respectes le règlement. Règle numéro un : pas de questions chiantes. Elles sont interdites à ma table.

Zac Solomon demanda :

– Vous avez d'autres règles, ici ? Moi, le protocole de la côte Est, j'avoue que je connais mal. En Californie, aujourd'hui, c'est tout juste si on porte des fringues.

– Ça se voit, dit Jeff, t'as pas vraiment l'air habitué à celles que tu portes.

– Dis donc, si tu n'étais pas mon scénariste, je crois que je serais vexé.

– Les producteurs d'Hollywood n'ont pas le droit de se vexer, dit Jeff, ils sont trop occupés à vexer autrui.

– Rien que pour vous montrer que j'ai pas la grosse tête, dit Zac, je vais vous raconter la dernière. Alors c'est un producteur qui fonce au volant de sa bagnole dans Santa Monica et qui parle au téléphone. Du coup il a un accident, la bagnole fait un tonneau, il est éjecté et il a le bras arraché.

– Santa Monica, c'est une précision utile ? demanda Jeff en se resservant à boire.

– Oui, enfin, bon... une bagnole s'arrête et le conducteur se précipite vers le producteur qui est couché sur la chaussée et il lui dit : « Ça va ? » Et l'autre en regardant l'épave se lamente : « Ma Porsche, ma Porsche, ma Porsche ! » Et puis l'autre type voit son moignon et lui montre du doigt le membre arraché de l'autre côté de la rue en disant : « Ben, et votre bras ? » Et le producteur regarde dans la direction indiquée et dit : « Malheur, ma Rolex, ma Rolex, ma Rolex ! »

– Nous aimons les gens qui n'ont pas la grosse tête, annonça Corrine qui voyait Solomon pour la première fois.

Mignon, un peu épais – encore grassouillet comme un bébé ou prématurément bedonnant comme un homme d'affaires ? Pas encore trente ans, selon Russell, et il avait déjà gagné des millions. Il jouait son personnage stéréotypé de producteur avec un sens du second degré qui le rendait presque supportable. Ce qui ne voulait pas dire qu'on en aurait volontiers fait le mari de sa fille. Mais quoi, quelque part, c'était les affaires, avait dit Russell, et puis, il est rigolo. Cette dernière remarque étant la seule qui comptât aux yeux de Corrine,

attachée à l'idée désuète que les affaires ne devaient pas sortir des bureaux.

– Ça veut dire que je peux rester ? demanda Zac.

– Seulement si tu cesses d'écorcher son nom, dit Jeff. Elle s'appelle Corrine, pas Karine, si ce genre de distinction peut pénétrer dans un cerveau californien.

– Et seulement si vous vous montrez extrêmement attentionné à l'égard des femmes seules, dit Nancy Tanner, animant ses longues boucles blondes d'un mouvement de tête breveté.

Russell avait suggéré un jour que ce geste était destiné à produire le même effet que les gros ventilateurs des plateaux de cinéma. Elle représentait l'unique fil dénudé du circuit de leurs relations, la femme célibataire.

– La dernière fois que j'ai entendu cette blague, dit Jeff, le mec était agent. D'ailleurs, ça pourrait aussi bien être n'importe lequel de nos amis.

Colin Becker, qui n'appartenait à aucune des professions qui ont besoin d'agent, parlait d'architecture avec la copine de Jeff tandis que Russell faisait la conversation à Ann, qui était avocate dans une grosse boîte mais Dieu soit loué n'en parlait jamais. Corrine se rappela soudain qu'ils devaient un cadeau de mariage aux Becker.

Brusquement, Washington Lee arriva en disant :

– Devine qui vient dîner ?

Comme il ne manquait jamais de le faire.

Ses yeux brillants roulaient comme des billes affolées – Corrine eut le sentiment qu'on n'allait pas se coucher tôt.

– Je m'excuse, dit-il. J'ai été pris entre deux feux, les mecs, à Broadway. Des braqueurs de banque qui s'enfuyaient par les toits en tirant sur les flics, la circulation bloquée et tout. Ça canardait dans toute la rue.

Soit parce qu'ils connaissaient le goût de Washington pour l'hyperbole, soit parce qu'ils étaient immunisés contre la violence de la ville, nul ne songea à mettre en doute son récit ou à lui demander des détails.

Retournant à la condition de mâle primitif, Jeff et Russell éclatèrent en jappements à la vue de leur copain, échangeant force claques, paume contre paume et dans le dos.

– C'est les Righteous Brothers, dit Washington.

– Maintenant que tu es là, dit Jeff, ça donne les Temptations.

– Nous résistons à tout sauf aux Temptations..., dit Washington.

Corrine plaça Washington entre la copine de Jeff et Casey Reynes, avec qui elle avait partagé une chambre pendant sa première année de fac, et dont le mari était en voyage. Washington entoura immédiatement de ses bras les épaules de ses deux voisines, ce qui n'était manifestement pas du goût de Casey, ainsi contrainte d'assouplir son port hautain de jeune-femme-belle-et-riche.

– Alors, qu'est-ce que vous racontez ?

– Comment se fait-il qu'on ne parle jamais de politique ? demanda Nancy, animant sa chevelure et tendant la main à travers la table pour la poser sur le bras de Washington. Je parie que toi, tu dois avoir des choses intéressantes à dire, ajouta-t-elle du ton de voix qu'on réserve généralement aux propositions lubriques.

Corrine se demanda soudain s'il leur était déjà arrivé de coucher ensemble.

– Alors là, ma p'tite dame, moi je me mêle de mes oignons et la politique je laisse ça aux Blancs.

– Lance pas Russell là-dessus, s'empressa d'intervenir Corrine, sachant à quel point Washington aimait exploiter ces situations-là. On en aurait pour la nuit. Russell ne se remettra jamais d'avoir raté les années soixante. Depuis, il n'arrête pas d'essayer de se rattraper.

– Je n'ai pas raté les années soixante, rétorqua Russell. Je les ai regardées à la télé.

– Russell est pour Gary Hart, ricana Washington.

– Non, pas ça, j'ai déjà du mal à digérer la sole, dit Jeff

en repoussant son assiette avec un soupir. Vous n'auriez pas autre chose ? Par pitié ?

– C'est Hart ou rien.

– Gary Hart et ses « idées neuves », dit Washington. Qu'est-ce qu'elles ont de neuf, ses idées ? Personne lui a dit de lire l'Écclésiaste, à ce mec ?

On se retrouva bientôt à discuter du Nicaragua. Parce qu'il allait éditer un livre sur la guerre secrète contre les sandinistes, Russell était armé de faits et de dates. Républicain, Zac s'en tint à des épigrammes assaisonnées d'une xénophobie bon enfant. Jeff le parnassien méprisait la politique. Washington, qui en savait probablement plus que quiconque, préférait jouer au con, sa stratégie consistant à laisser les autres s'enfermer consciencieusement. La copine de Jeff semblait de plus en plus paumée – et ce n'était pas une stratégie –, effrayée, presque, par cette excursion en terre étrangère. Ce n'était pas sa faute si elle était complètement larguée, comprit Corrine. C'était comme les seins et les grosses lèvres boudeuses. Pas sa faute non plus. Du moins voulait-elle le croire. Ayant elle-même assez tenu de l'enfant prodige, Corrine savait que c'était comme d'hériter un gros tas de fric à la puberté sans le moindre tuteur légal, comme de se mettre au volant d'une Ferrari pour sa première leçon de conduite. Les quelques générations de petits garçons qu'on avait expédiés dans la jungle ou dans les tranchées, armés seulement d'un fusil, c'était la seule façon qu'ils avaient eu de se faire une vague idée de la merde que c'est de devenir en grandissant une jolie fille avec des gros seins. Les plus chanceuses n'arrivaient à New York ou Los Angeles qu'après avoir commis l'ensemble des erreurs d'usage.

Tout de même, elle n'avait jamais possédé de seins pareils. Franchement, Jeff. Vrais ? Difficile à dire par les temps qui courent. Elle lui rappelait cette nana du couple de l'année dans l'album du lycée. Sans prendre le temps de réfléchir, Corrine poursuivit à haute voix :

– Il paraît que les femmes qui ont des implants, si elles prennent le Concorde, leurs seins risquent d’exploser.

Effet de son imagination ? La copine de Jeff semblait inquiète.

– Ah oui, le double bang, dit Washington.

Russell alla mettre *Avalon*, de Roxy Music, sur la chaîne stéréo, jetant un coup d’œil par-dessus son épaule pour voir si Corrine l’avait remarqué. Elle lui souffla un baiser.

– C’est la bande originale de notre première année de bonheur conjugal, expliqua-t-elle.

La copine de Jeff se tourna vers Washington.

– Vous êtes marié ?

Washington la regarda comme si elle avait perdu la tête ; Jeff toussa, aspergeant la nappe de vin rouge.

– On n’a pas encore inventé le genre de mariage qui me conviendrait, dit Washington calmement. Tu vois, je ne comprends pas pourquoi il ne devrait y avoir qu’un seul genre de mariage. Quand on cherche un logement, ça va de l’étage dans un immeuble en pierre de taille, au loft, en passant par le deux ou trois-pièces dans une grande tour de verre avec club de gym, tout ça dépendant du style de vie qu’on a choisi, mais le mariage, il n’y a qu’un modèle de base. On est censé vivre en ménage, et dans la monogamie. Tu me suis. C’est la taille unique ? Jamais de la vie. Pourquoi est-ce qu’il n’y aurait pas différents modèles ? Tiens, distingué par des couleurs... mariage rouge, quatre nuits par semaine ensemble et les autres à draguer, mariage vert, on a des enfants ensemble et on les refile aux cousins impuissants...

– Quelle serait votre couleur ? demanda Casey, dont le propre ménage, comme les anciennes monnaies, ne connaissait que l’étalon or.

Elle était moitié britannique, moitié Du Pont, et son mari, un capitaliste qui avait le goût du risque, était lui aussi d’une famille à pedigree de Wilmington, dans le Delaware. Russell les trouvait snobs et quand il parlait de Mme Reynes, disait « Sa Majesté » ; la fidélité de Corrine s’expliquait davantage

par les souvenirs de cet orage niveleur qu'est l'adolescence que par une quelconque affinité présente.

– Je t'en prie, Wash, épargne-nous ça, dit Corrine. On vient de manger.

– Il faut savoir donner un peu de mou à son ménage. Beaucoup d'absences entretiennent la tendresse, dit Casey dont le mari était sans cesse en voyage d'affaires.

Nancy dit :

– Les hommes, tous les hommes, n'ont que quatre besoins : se loger, manger, baiser leur femme... et en baiser d'autres.

– Je suis pas très sûr des deux premiers, avoua Washington.

Les autres hommes avaient l'air gêné, crut voir Corrine – comme s'ils venaient de se faire pincer.

Prise d'une panique soudaine, elle jeta un regard à Russell. Il n'était pas à l'aise et haussa les épaules d'un air penaud.

Jeff aida à débarrasser. Dans la cuisine Corrine lui dit :

– Je crois qu'elle n'est pas ton genre.

– C'est une litote ?

– Non, de la diplomatie.

Il la prit dans ses bras. Ils étaient amis depuis longtemps, venaient de deux mondes semblables, Jeff étant le dernier rejeton d'une vieille famille terrienne yankee dont le capital, comme le sol de son Massachusetts natal, était en grande partie épuisé. Il y avait quelque chose d'inachevé entre eux. Elle l'avait toujours trouvé séduisant, avec son mètre quatre-vingt-dix, sa maigre carcasse un peu voûtée sous l'effet de la gêne propre aux grands trop sensibles qui préfèrent ne pas dominer.

– Tu veux dire, suggéra Jeff, que tu es au regret de constater qu'elle est très exactement mon genre, et que j'ai fait par conséquent la démonstration que je suis la dernière des merdes.

Elle le regarda dans les yeux, comme si elle espérait y lire la santé de son âme. Il avait des yeux qui auraient pu être ceux d'un paysan du Moyen-Orient, d'un type rencontré sur

les bords du Tigre ou de l'Euphrate, les yeux sombres d'une âme très ancienne. Russell avait de grands yeux bleus de gamin et était né de la veille.

Évitant son regard, il dit :

– L'ennui avec les filles qui sont mon genre c'est qu'elles m'excitent pas.

Corrine se mit à rire :

– Quoi ?

Tout à coup, elle se rendait compte qu'elle était un peu bourrée. Sensation agréable.

– Je croyais que toutes les femmes t'excitaient.

– Ou alors elles m'excitent, mais elles sont mariées.

– Parfois, c'est parce qu'elles sont mariées qu'elles t'excitent.

Elle se dit que c'était une bonne réponse, raisonnable. Pour éviter les ennuis, comme une bonne épouse, une bonne hôtesse. Où était-elle allée la chercher ?

– Tu travailles ? Je ne te demande pas sur quoi, je te demande seulement si tu travailles.

– J'écris un scénario pour Zac. Mais j'appellerais pas ça du travail.

– Alors pourquoi le fais-tu ?

– T'es courtière en Bourse, Corrine, pourquoi est-ce que moi, je devrais rester pur ?

D'un mouvement du corps, Corrine se dégagea, la tête lui tourna un instant et elle faillit perdre l'équilibre quand il la lâcha. Elle gagna l'évier et fit couler l'eau. C'était vrai, elle vendait des actions, des obligations, des rentes, mais au fond de son cœur elle était quelqu'un d'entièrement différent. Elle aimait la vie et en faisait l'apprentissage. Déjà trente et un ans, elle n'en revenait pas. Où étaient passées les dix dernières années ?

Tandis qu'elle remplissait d'eau la cafetière, elle sentit que Jeff se tenait toujours derrière elle.

– Il fallait bien que certains d'entre nous se rangent et deviennent des gens normaux pour que tu aies des lecteurs.

Elle se retourna.

– Espèce de petit connard prétentieux ! dit-elle en l’aspergeant du contenu de la cafetière puis – sans savoir pourquoi – elle se laissa tomber par terre, tordue de rire.

– J’allais justement te demander un peu d’eau, dit-il.

Sa tignasse et les longs pans de sa chemise étaient tout trempés. Elle redoubla de rire, puis elle finit par tousser et s’arrêta pour dire :

– Je trouve que ça ne te ferait pas de mal d’être à court de mots, ne serait-ce qu’une fois.

– Ça m’arrive tout le temps, dit-il. Chaque fois que je m’assieds devant mon traitement de texte.

En se tamponnant avec une poignée de serviettes en papier, il ajouta :

– Au fait, je ne t’ai pas souhaité bon anniversaire.

– Ta gueule, merde, c’est un secret.

– Trente et un ans, n’est-ce pas ?

– Un mot à quiconque et tu es mort.

– Qu’est-ce que Russell t’a offert ?

– Un vrai pied, répondit-elle, riant comme une folle de sa propre plaisanterie.

Je suis soûle, se dit-elle, c’est pas possible.

– Il était temps, dit Jeff.

– Tu auras du mal à le croire, dit-elle en se relevant et en frottant sa robe du bout des doigts avec une certaine exagération, mais tu n’es pas le seul à être capable de rendre les femmes heureuses. D’autres en sont parfaitement capables. Certains sont si chouettes que les pauvres petites femmes que nous sommes en restent baba.

– C’est à peu près ce que Caitlin m’a dit avant de se casser, dit-il.

Dave Whitlock, qui travaillait dans la même boîte que Russell, débarqua avec une Brésilienne blonde du nom d’Elsa qui était lectrice pour Mondadori. C’est du moins ce que Corrine croyait l’avoir entendu dire ; curieux qu’une per-

sonne de langue portugaise sélectionnât des livres rédigés en anglais pour un éditeur italien. D'autres arrivèrent, des gens qu'ils avaient invités à passer après le dîner. La soirée se brisa en petits morceaux, mosaïque d'éclats brillants aux formes bizarres coagulés par l'alcool. Ainsi du moins apparut-elle le lendemain aux yeux de Corrine. Une soirée, c'est comme la vie conjugale, se dit-elle : elle s'invente au fur et à mesure en ayant l'air de se conformer à un modèle préexistant, filant sur des rails d'acier en pleine forêt vierge tandis que les promesses tremblent et vacillent sur les accoudoirs comme des verres en cristal.

L'interphone à l'oreille, Russell demandait :

– Tu connais un type qui s'appelle Ace, toi ? Lui, en tout cas, il dit qu'il te connaît, d'après le portier.

– Oui, qu'il le fasse monter, dit Corrine en rougissant.

Ace était un sans domicile fixe qu'elle avait connu à la soupe populaire où elle faisait du bénévolat ; en allant acheter des amuse-gueule pour la soirée au Food Emporium dans l'après-midi, elle l'avait rencontré occupé à restituer des boîtes et des bouteilles qu'il tirait d'un sac poubelle sonore et que le gérant, épuisé et exaspéré, l'aidait à compter en les rangeant dans un carton ; Ace expliqua son apparition dans le quartier en disant qu'il pratiquait une politique de diversification de ses activités.

– Vous recevez ? avait-il demandé en voyant ses achats.

Subitement inspirée par sa mauvaise conscience, elle lui demanda s'il voulait venir aider au ménage à la fin de la soirée. Et il était là. Elle était contente d'elle-même, contente qu'Ace l'ait prise au mot, mais Russell se moquait de ce qu'il appelait son complexe de Mère Teresa. En l'occurrence, il ne parut pas s'aviser – en tout cas il n'émit aucun commentaire – de l'arrivée d'Ace, lequel n'était pourtant pas un modèle de discrétion – un Noir cradingue, coiffé d'une casquette des Mets, chaussé de Nike montantes délacées, qui demandait aux invités s'ils avaient fini leur bouteille de bière. Corrine le vit boire le fond de celle dont il avait soulagé Jeff.

– Il fut un temps, proclamait Russell, où quand on lisait quelque part une nouvelle qu'on trouvait bonne, on n'avait qu'à appeler l'auteur dans son taudis pour lui offrir un ou deux mille dollars en échange d'un recueil de nouvelles plus un roman, et le mec vous dédiait ses livres, vous offrait sa maîtresse, à l'esquimo, et vous promettait son premier-né. Aujourd'hui, il faut faire virer un à-valoir avec six zéros sur un compte numéroté dans une banque suisse rien que pour avoir le droit de jeter un coup d'œil au mémoire de maîtrise d'un étudiant en création littéraire. Ce qui n'empêche pas son agent de continuer à vous tanner.

– Il fut un temps, dit Jeff, où seuls les cochottes, les connards et les tarés entraient dans l'édition. Les petits derniers et les filles à papa. Je suis au regret de vous dire que tel est toujours le cas.

Sans lâcher leur verre, ils se tombèrent dans les bras en une étreinte ambiguë. Corrine regarda les deux amis partir à la dérive sur le tapis, leur migration croisant malheureusement le buffet, que le derrière de Russell bouscula au passage, déséquilibrant puis renversant un vase chinois bleu et blanc qui tomba, manqua de peu le rebord du tapis, et se fracassa sur le plancher.

Russell afficha une mine qui trahissait sa double compréhension de la situation : le vase portait une étiquette dynastique évidente et il était dans la famille de Corrine depuis très longtemps – c'était un cadeau de mariage. Mais Corrine se précipita pour dire que ce n'était rien, qu'elle allait chercher la pelle, et que l'on prît garde aux éclats.

– Boum Calloway, dit Jeff, reprenant le surnom que Russell portait depuis aussi longtemps, ou presque, qu'il savait marcher, tomber et bousculer les objets.

À l'heure de la nuit où les invités se transforment en disc-jockeys, passant en revue les étagères de disques et de cassettes, la chaîne stéréo devient une machine à explorer le temps bloquée sur « rebours ». *After the Gold Rush* de Neil

Young explosa brusquement dans les enceintes. Washington dansait avec la copine de Jeff et Ace tanguait sur ses pieds comme un marin sur des creux de deux mètres, la main sur l'épaule fuyante de Zac Solomon, qu'il entretenait de son projet d'organiser une grande manifestation de rap.

Avant de partir, Casey Reynes entraîna Corrine à l'écart pour lui annoncer qu'elle était enceinte.

– C'est un secret, Tom ne veut pas encore que j'en parle.

Corrine la prit dans ses bras.

– Comme je suis heureuse pour toi, dit-elle, bien qu'elle s'étonnât de sentir sa joie teintée d'envie.

Elsa, la Brésilienne branchée sur l'Italie, tirait Corrine par la manche. Avait-elle vu David Whitlock, avec qui elle était venue ?

– Il ne peut pas être bien loin, lança Russell. Il n'y a que trois pièces.

– Je t'appelle demain, dit Corrine à Casey.

La nana de Jeff aussi avait disparu, d'après Elsa qui se faisait insistante.

– Il doit donner à manger au chien, dit Russell.

– Quel chien ? demanda Elsa.

– Faut voir dans la salle de bains, dit Jeff. Il n'y a pas si longtemps, la salle de bains était toujours le centre d'une soirée réussie, comme le confort de la cuisine dans des cultures plus anciennes.

Elsa tambourinait bientôt à la porte de la salle de bains qui était fermée de l'intérieur. Quand elle y eut fracassé son verre, Russell la rejoignit d'une démarche mal assurée pour la calmer.

– Le balai et la pelle sont juste derrière la porte du placard, lança Corrine à l'intention de Russell, tandis qu'elle se disait que Casey avait le même âge qu'elle.

Quelques instants plus tard Jeff était H.S. sur le canapé. Bizarre, songea Corrine. Lui qui était toujours le dernier à rouler sous la table. Alors elle gloussa tout haut, se rappelant ce que Russell avait dit sur le dessous de table. Affalée sur

un fauteuil, elle reprenait des forces quand le portier appela. D'un geste las, elle décrocha l'interphone.

– Il y a un type là, un Noir, qui s'en va avec un magnéto-scope. Il dit que c'est pour le réparer. Vous voulez que j'appelle les flics ?

– Ça doit être Ace, dit Corrine. Vous n'avez qu'à lui dire de vous le laisser, Roger. Dites-lui que nous avons changé d'avis pour la réparation.

Puis elle se rendit compte qu'elle ne l'avait pas payé et elle demanda au portier de lui donner vingt dollars et de ne rien dire à Russell.

La copine de Jeff, comment s'appelait-elle, déjà, trimbaltant sa poitrine, émergea de la salle de bains, vaguement contrite, suivie un instant plus tard par Washington. Tiens tiens. L'air coupable. Elsa, qui regardait Russell ramasser les débris de verre, dit :

– Où est David ?

Puis elle se mit à tambouriner contre la porte de la chambre que quelqu'un avait apparemment fermée à clé de l'intérieur. Pour finir, Nancy Tanner surgit de la pièce. Elsa se mit à vociférer contre Whitlock. À croire qu'ils en venaient aux mains. *London Calling*, à plein volume, évoqua brièvement pour Corrine les marchés financiers. Et aussi, fugitivement, les voisins. Mais non, elle ne tenait pas à penser aux marchés pour l'instant, merci bien, quant aux voisins, ils n'auraient qu'à s'exprimer par eux-mêmes. Comment peux-tu aimer les Clash, un groupe punk-révolutionnaire, et vendre en même temps des actions ? C'était là le mystère inexplicable d'être Corrine Calloway à l'âge de trente et un ans.

Russell dérivait jusqu'à elle et l'entoura de son bras.

– Encore une soirée réussie, dit-il.

– Où est la gelée ? demanda Russell en tâtonnant dans le tiroir de la table de nuit.

– Merde pour la gelée, dit Corrine en le faisant rouler sur

le dos. Tu trouves pas que c'est une idée plutôt excitante de faire l'amour sans protection ? Tu trouves pas qu'il y aurait quelque chose de super-excitant à me faire un enfant ?

Il s'immobilisa.

– Non.

– Non, mais sérieusement.

– Oui, sérieusement. T'es barge ?

– Barge ?

Elle se redressa sur les genoux, les yeux baissés sur lui.

– Barge ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

– Ça veut dire folle. Pas dans ton état normal. Que tu n'as plus toute ta raison.

– Salaud ! dit-elle en lui frappant la tempe, le poing à demi fermé, ce qui lui fit mal aux articulations.

Elle se leva, arracha la couette et se retira au salon.

– Je suis trop fatigué pour m'engueuler, lança-t-il dans son dos.

– Tant mieux, crut-il l'entendre répondre.

Il voulut aller la chercher mais se réveilla quelques heures plus tard, à sept heures, avec la bouche pleine de coton et une migraine à tout casser, le sentiment d'être un porc-épic retourné comme un gant. Quand il se tourna pour chercher Corrine, elle n'était pas là. Il lui fallut plusieurs minutes pour se rappeler que c'était le week-end et comprendre où sa femme pouvait bien être. En gagnant le salon, il ne put se rappeler le sujet de leur dispute mais il la trouva sur le canapé, parmi les débris de la soirée de son anniversaire secret, les cadres de guingois, les bouteilles vides comme des soldats au garde-à-vous. Corrine était roulée en boule sous un coin de la couette. Russell n'avait pas souvent l'occasion de voir le sommeil de sa femme. En général, elle bavardait encore quand il s'endormait et il la trouvait éveillée à certaines heures, comme celle-ci, dont il préférerait ne pas entendre parler.

Il la prit dans ses bras pour l'emporter jusqu'au lit.

– Où étais-tu ? murmura-t-elle tandis qu'il se cognait à

tous les angles du corridor. J'étais perdue dans la foule, dans une fête, il y avait un monde fou, j'arrêtais pas de t'appeler mais tu n'étais pas là. C'était si réel, on n'aurait pas dit un rêve. Ça avait commencé merveilleusement, avec tous nos amis et plein de gens nouveaux et intéressants, puis nos amis avaient disparu et tu avais disparu aussi et la soirée devenait horrible, et triste.

– Je suis là, dit-il en l'étendant sur le lit où elle se rendormit aussitôt.

– D’après toi, c’est pas une information que l’État soit trafiquant de drogue ? Mais qu’est-ce qu’on appelle une information, chez vous ?

– On trouve seulement que c’est pas nouveau, tout ça. C’est pas la première fois que ce genre d’allégations monte à la surface.

– Qu’est-ce que tu me chantes avec tes allégations ? Je te parle de preuves, de faits circonstanciés, y a une chiée de pièces à conviction. Dans ce bouquin t’as des assassinats, du trafic de drogue, du blanchiment d’argent, et ça remonte en droite ligne jusqu’à la Maison-Blanche. Nixon s’est fait virer pour moins que ça. Qu’est-ce qu’il vous faut, les mecs, qu’on passe d’abord à la télé dans une émission de jeux ?

– Écoute, j’ai une réunion.

– Peux-tu me promettre un papier, au moins ?

– Je vais voir ce que je peux faire avec les gens du littéraire.

– Au fait, j’ai adoré le reportage sur Michael Jackson. Ça, c’est du journalisme !

– Lâche-moi. Je t’ai dit que je ferai ce que je pourrai.

Écartant le combiné de son oreille, Russell le brandit au-dessus de sa tête et imita le bruit d’un avion en piqué tandis que l’appareil exécutait une série de loopings avant

de s'écraser bruyamment sur son bureau. De l'autre côté de la cloison, une voix féminine nasillarde lança :

- Y a des survivants ?
- Négatif.

Ayant vécu six années de reaganisme et presque autant dans l'édition, Russell considérait – il était bien le seul, d'ailleurs – qu'il était plutôt vacciné. Mais quand ce manuscrit était arrivé sur son bureau, il avait aussitôt compris que c'était un des livres qu'il rêvait de publier. C'était, lui semblait-il, une caractéristique honteuse de l'époque que la presse libérale manquât totalement de conviction au moment même où les lecteurs lambda mettaient tant de passion à se désintéresser de tout. Deux années durant, l'auteur avait suivi le déroulement de la guerre secrète au Nicaragua, du Salvador en Israël, de Cuba à Washington, de Managua à Little Havana. Il avait rencontré des marchands d'armes et des trafiquants de drogue, des contras et des sandinistes, dormi dans la jungle et risqué sa vie, et Russell semblait le seul à trouver tout ça formidablement intéressant. Il y avait des semaines qu'il essayait d'obtenir des grands journaux, des hebdomadaires et des mensuels qu'ils reprennent certaines des révélations les plus sensationnelles. Il avait envoyé les épreuves aux rédacteurs spécialisés dans les questions nationales avant de les relancer quelques jours plus tard par téléphone, et il avait invité à déjeuner tous ses contacts ; le dernier qu'il venait d'appeler se prétendant son ami, rédacteur en chef d'un soi-disant « niouz magazine ».

Redressant son fauteuil inclinable, il expédia trois flèches sur le mur d'en face, manquant Elliott Abrams, adjoint du ministre des Affaires étrangères, trois points, mais touchant Oliver North au menton, cinq points, avec la troisième flèche. Divers hommes politiques, critiques littéraires et indignitaires étaient condamnés à figurer sur la cible quand leur conduite méritait la réprobation de Russell.

Sur le mur dans son dos, il y avait les photos des amis, de sa famille et de ses idoles : Corrine, ses parents à lui ; une page du *Sunday New York Times* qui commençait à jaunir dans son

cadre : la critique du livre de Jeff ; un poster de la photo que Karsh avait faite de Hemingway à l'époque du *Vieil Homme et la mer* ; une photo de John Berryman, barbu et l'œil trouble, menton et cigarette dans la main ; une autre de Keith Richards, sur scène, tirant la langue, suant la drogue par tous les pores de la peau ; un portrait dédicacé de Jack Nicholson : « Pour Russ – bon à tirer – Jack », souvenir de la sortie jumelée d'un livre et d'un film ; ainsi que les classiques photos d'auteurs et jaquettes agrandies.

Le téléphone chevrota – ni une sonnerie ni un bourdonnement mais une espèce de chant d'oiseau exotique.

– C'est pour toi, lança Donna. Victor Propp.

Russell jeta un regard mélancolique sur le casque d'infanterie allemande de la Première Guerre mondiale posé sur son bureau, trophée que son grand-père avait ramassé en Argonne en 1918, un peu avant de laisser la moitié de son acuité visuelle dans une attaque à l'ypérite.

Russell enfonça la touche « conférence » de son téléphone et dit :

– Victor, comment vont la vie et la littérature ?

– La vie est courte et cruelle. Pleine de B et de F et la suite. Et la littérature – proprement interminable.

Russell comprit à ces derniers mots que le livre n'était pas fini, le contraire l'eût étonné. Victor y travaillait depuis une vingtaine d'années, la date limite de livraison s'éloignant peu à peu dans un avenir quasi mythique. Ainsi inachevé, le livre, et son auteur, étaient devenus une légende littéraire locale, sur le territoire d'une république littéraire/universitaire composée de parcelles de Cambridge, de New Haven et de l'Upper West Side de Manhattan.

– Vous avez lu l'article sur Roth dans le *Transatlantic* ? Il ne m'a pas raté au passage, ce surnois – « ... contrairement à ces orfèvres rococo qui polissent toutes les facettes de leurs phrases comme autant de bibelots... »

Décidément, Russell aurait peut-être besoin du casque.

– Moi, cette phrase ne m'a pas fait penser à vous.

– Mon cher petit, tous les intellectuels qui s'intéressent à la littérature en Amérique examinent cette phrase et disent : « À la place d'orfèvres rococo, lire Victor Propp. »

– Soyez tranquille, il ne reste que trois ou quatre intellectuels qui s'intéressent à la littérature dans ce foutu pays.

Non que Victor n'eût pas ses détracteurs ; mais il illustrait parfaitement la maxime de Delmore Schwartz selon laquelle ce n'est pas parce qu'on est paranoïaque qu'on n'est pas persécuté.

– En dépit de votre grande intelligence, vous êtes remarquablement naïf. Y a-t-il un rapport quelconque avec le fait d'être originaire du Midwest ? Qualité par ailleurs non dépourvue de charme. C'est très américain. À propos de vrais Américains...

Russell regarda sa montre tandis que Victor se lançait dans un prêche sur les États-Unis d'Amérique, serpillière étoilée, terre des monstres et patrie des esclaves. Onze heures quarante. Il mouilla son doigt de salive et nettoya le verre. Parcourant des yeux un rapport sur son bureau, il découvrit avec plaisir qu'une réimpression de *Charognards et Oiseaux de proie*, une sélection des planches d'Audubon, était en cours. Il avait vu juste, les oiseaux les plus féroces avaient du succès dans le climat régnant. Il se remit à l'écoute sur une intonation interrogative dans la voix du grand homme, encore que les questions de Victor fussent généralement rhétoriques.

– ... n'est-ce pas ? Autrement dit la prose de Jeff a quelque chose de très granitique, de très yankee, qui n'est pas pour me déplaire, il possède naturellement ce qui demandait un travail obsessionnel à Salinger, du fait qu'il était juif – croyez-moi, j'en sais quelque chose. Mais je me demande pourquoi son livre a eu tellement d'articles.

Russell tenta de se rappeler s'il avait déjà dit à Victor que Corrine avait déjeuné un jour avec Salinger, mais il conclut que le mieux était l'ennemi du bien.

– J'aime assez le style de Jeff, très enlevé, plein de vitalité,

mais je me demande si on ne devrait pas travailler à mobiliser un peu la presse sur moi à cette étape de ma carrière.

– D’abord et d’une, vous n’êtes pas encore publié, et, deux, on ne peut pas dire que vous écriviez précisément pour les lecteurs de *People*. Ne vous en faites pas pour ces conneries. Rappelez-vous ce qu’a dit Bob Dylan : « Il a tout ce qu’il lui faut, c’est un artiste, il ne regarde pas en arrière. »

Et certes, Victor était probablement un artiste, un des rares du vaste cercle des relations de Russell dans le milieu artistique, mais il était loin d’avoir tout ce qu’il lui fallait et regardait sans cesse en arrière, à ses pieds, autour de lui – comme dans un labyrinthe ou un complot. Il ne croyait même pas le témoignage de ses sens, comment n’aurait-il pas mis en doute la réalité ?

– Ce que je dis, c’est qu’à mon avis, nous devrions travailler à me rendre un peu plus visible.

– Voulez-vous qu’on déjeune pour en parler ?...

Russell trouva un créneau dans son agenda à dix jours de là, et put enfin raccrocher quelques minutes plus tard.

Donna s’amena avec le courrier, de son pas traînant, sa coiffure rappelant un casque romain à l’époque des guerres puniques. Vêtue de Lycra noir et portant un badge « Bouffez les riches », Donna était l’alibi punk dans ce paysage de jupes écossaises et de costumes de tweed. Elle possédait une gouaille d’enfant des rues et une rude fermeté téléphonique qui intimidait utilement les auteurs et les agents importuns et mettait en fureur les confrères de Russell. Malgré l’admiration qu’il lui vouait, il lui arrivait même d’irriter son patron par ses attitudes d’anarchiste à la manque. La mode punk appartenait déjà à l’histoire, c’était une sensibilité réifiée et l’épingle à nourrice plantée dans le lobe était à peine moins datée que les perles des hippies, lesquelles semblaient d’ailleurs elles-mêmes sur le point de revenir très fort. Russell était parfois tenté de lui dire que toute l’affaire était déjà bien amortie quand il était lui-même arrivé à Manhattan une bonne centaine d’années plus tôt, en 1980, et de lui

expliquer la signification et l'origine de l'expression *épater le bourgeois*. Mais rien de bien intéressant ne s'était fait jour depuis lors en fait de contre-culture, à moins de considérer comme telle la pullulation récente d'aristocrates européens, et la présence de Donna lui donnait l'impression de garder le contact avec les pratiques capillaires et la musique des naturels de St. Mark's Place.

- Quel goût ils ont, les riches, d'après toi ? lui demanda-t-il.
- Hein ?

Donna s'immobilisa sur le seuil du bureau pour réfléchir à la question.

Elle haussa les épaules, geste chronique chez elle.

– Ben, les bonnes femmes, ça doit être le thon en boîte. Et ces messieurs, le genre camembert coulant.

- Beurk. T'es vraiment dégueulasse. Oublie ma question.
- Je vais déjeuner, dit-elle.
- J'alerte Donald Trump.

Avant d'aller déjeuner lui-même, Russell appela son courtier en Bourse, Duane Peters, un mec qui en voulait, et travaillait dans la boîte de Corrine.

– J'ai de nouveaux instruments de précision financiers qui pourraient t'intéresser, dit Duane. Un nouvel indice vachement performant des contrats à terme sur matières premières.

- Raconte-moi ça, dit Russell.

Il aimait la langue du monde de la finance, le pouvoir d'évocation de la techno-poésie, le jargon ésotérique. Instruments de précision financiers, financement mezzanine, vecteurs d'OPA... c'était, lui semblait-il depuis quelque temps, presque aussi intéressant que le dialecte, plus familier, de la critique littéraire. Pendant sa dernière année de fac, il avait méprisé les cadors en économie qui faisaient la queue pour passer devant les sergents recruteurs de la banque. Et, quelques années seulement auparavant, avait été horrifié d'apprendre que les deux tiers d'une promotion d'étudiants de dernière année, à Yale, avaient sollicité un entretien pour entrer dans une des grandes banques d'investissement. Il avait cité ce chiffre lors

d'une dizaine de dîners pour illustrer de vagues thèses sur l'air du temps et avait commandé un livre intitulé *Le Nouvel Âge plaqué or*, anthologie de jérémiades d'économistes et de sociologues déplorant la cupidité et l'égoïsme caractéristiques des années quatre-vingt. À cette époque, il s'était mis à lire les publications financières. Puis, un peu comme un chercheur en biologie s'injectant à titre expérimental le virus qu'il a isolé, il se mit à investir de petites sommes. Avec son appui, Corrine avait commencé à travailler comme courtière en Bourse après avoir quitté son travail bécébébé chez Sotheby's – où elle était entrée au bout d'un an et demi de stress à la fac de droit de Columbia –, et son nouveau violon d'Ingres était devenu de plus en plus captivant. Ça avait l'air si facile. Sur le papier il était gagnant, bien que son capital total ne s'élevât qu'à quelques milliers de dollars.

– ... tu achètes sur marge et tu couvres avec des futures, l'idéal étant de jouer en même temps à la baisse et à la hausse pour être couvert des deux côtés, cow-boy. Si les cours montent, tu t'enrichis. Si les cours baissent, tu t'enrichis. Quoi qu'il arrive, t'es gagnant.

Est-ce possible ? se demanda Russell. L'explication de Duane semblait trop belle pour être vraie ; le même genre de pari, à vrai dire, que le déjeuner à l'œil. Mais il n'avait pas la première mise pour participer à ce jeu-là. Russell aurait aimé confier ses affaires à Corrine, mais ses intuitions et ses tuyaux la rendaient folle.

À deux portes du bureau de Russell, Washington Lee reçut un coup de fil de la réception annonçant un visiteur. Il n'y avait rien sur son calendrier et les visites inopinées frappaient Washington d'effroi. Il craignait certain mari trompé en particulier, les maîtresses abandonnées et les écrivains éconduits en général. Les trous de mémoire qui oblitéraient à l'occasion certains détails de ses activités de la soirée précédente tenaient à aiguïser la peur que lui inspirait tout visiteur inconnu.

Deux ans auparavant, il avait touché une avance pour écrire une biographie critique de Frantz Fanon, qui était toujours à l'état d'ébauche, et, bien qu'il ne s'attendît pas vraiment à ce que l'éditeur envoyât des gros bras pour exiger le manuscrit, ce petit surcroît de culpabilité purulente ajoutait encore au sentiment qu'il avait d'avoir navigué entre les balles chaque fois qu'une journée nouvelle se terminait sans confrontation majeure. Le nom que prononça son assistante éveilla un vague écho, mais tous ces noms musulmans semblaient plus ou moins familiers. Ils avaient tous quelque chose à dire et, quand ils étaient noirs, ce qu'ils avaient à dire finissait toujours par échouer sur le bureau de Washington.

– Qui ça ?

Il y eut un dialogue marmonné à l'autre bout du fil.

– Rachid Jamal, l'écrivain, expliqua la réceptionniste.

Tout espoir abandonna Washington. L'un dans l'autre, il aurait préféré une visite surprise du FBI. Trois piles de manuscrits jamais lus se dressaient à l'autre extrémité de son bureau. Celui de Rachid Jamal parmi eux, peut-être. À moins qu'il n'eût consciencieusement apporté avec lui son précieux manuscrit, pour une remise en main propre, la véridique histoire de sa vie... mille pages à un seul interligne noircies de corrections en pattes de mouche qui les rendraient tous les deux millionnaires et révéleraient le nom des véritables assassins de JFK et de Martin Luther King. Il était possible, aussi, qu'ayant déjà lu le livre, Washington l'eût refusé. Les écrivains qui venaient défendre leurs mérites en personne étaient les pires.

– Je suis en réunion, suggéra Washington, je risque d'en avoir pour le restant de la journée.

– Je vais le lui dire.

Et maintenant il allait devoir se terrer dans son bureau jusqu'à ce que la voie fût libre. Si le siège se prolongeait après l'heure du déjeuner, il pourrait monter au huitième par l'escalier intérieur et descendre dans la rue par l'ascenseur.

– Je ne suis pas là, cria-t-il à l'attention de son assistante.

Le premier qui se dirige par ici un manuscrit sous le bras, dites-lui que Mr. Lee a émigré au Zimbabwe.

Il était au téléphone, en conversation avec un agent, quand un gros barbu en survêtement proclama sur le seuil que c'était pas la première pétasse blanche venue qui allait lui interdire d'entrer où que ce soit.

– Fallait que je m'assure de quelle couleur t'étais, dit celui qui avait parlé ainsi, le front barré d'un pli qui déformait son faciès d'écureuil.

Il tenait un carton contenant son manuscrit serré contre son énorme bedaine à la manière d'un bouclier pour pénétrer dans le bureau. Malgré la liquéfaction rapide de ses viscères, Washington s'efforça de paraître calme.

– Qu'est-ce qui te mine, vieux ?

– Ce qui me mine, c'est que je suis un artiste noir. Ce qui fait que je suis pour ainsi dire doublement exclu de la soi-disant culture américaine raciste et facho. Alors j'essaye de créer une littérature afro-américaine dont les culs blancs ne veulent pas entendre parler et que le pouvoir blanc veut réprimer.

L'assistante de Washington avait disparu. Restait à espérer qu'elle était partie chercher des renforts sérieux.

– Quel rapport avec moi, mon frère ?

L'auteur glissa la main par la fermeture à glissière ouverte de son sweat-shirt pour en tirer une feuille de papier froissée qu'il déploya avant de déclamer sans consulter le texte : « Cher Rachid Jamal, merci de nous avoir soumis votre manuscrit. Je suis au regret de vous annoncer que notre comité a conclu que nous ne pouvons publier votre ouvrage pour l'instant. En vous souhaitant de trouver un autre éditeur. Bien à vous, Washington Lee. »

– Qu'est-ce que c'est que cette lettre de merde, hein ? *Bien à vous ?* Je te livre l'œuvre de ma vie, l'authentique expérience noire de l'exil à Babylone, et j'ai droit à ça comme réponse ? Et qu'est-ce que c'est que ce nous à la con ? Moi, j'ai adressé mon bouquin à quelqu'un, merde ! Un certain

Washington Lee, parce qu'on m'avait dit que c'était un frère, et pas le nègre de service d'un comité éditorial de mes fesses.

– Je pourrais peut-être y rejeter un coup d'œil, dit Washington pour gagner du temps.

L'avait-il seulement lu, il n'en avait pas la moindre idée. Des centaines de manuscrits lui passaient sous les yeux tous les ans et, parfois, c'était littéralement ce qu'ils faisaient : lui passer sous les yeux. Comme il n'y avait que deux éditeurs noirs de littérature sérieuse dans tout New York, on avait fait de lui l'avocat de sa prétendue communauté qui, dans son expérience, n'écrivait pas mieux que l'ensemble du genre humain. Washington était aussi désireux et impatient que quiconque de découvrir le prochain *Homme invisible*, mais le fait d'être noir et d'avoir écrit un livre ne faisait pas nécessairement de vous un Ralph Ellison.

Plus qu'à propos, les vigiles arrivèrent : deux Blancs paumés en uniforme qui se tinrent timidement sur le seuil.

– Virez-moi ce fou furieux, suggéra Washington.

– Ne me touchez pas ! hurla l'auteur.

Les vigiles reculèrent devant ce qu'ils prenaient pour une vendetta entre nègres. Ce fut seulement quand l'auteur enragé se précipita sur le bureau de Washington qu'ils se décidèrent à intervenir. Rachid Jamal commença par jeter par terre l'un des deux vigiles et était aux prises avec le plus gros des deux quand Washington dit :

– Plus un geste, Ducon.

Il braquait un Walther automatique gris métallisé contre la bedaine du gros homme.

Les vigiles, se reprenant, semblaient incapables de prendre une décision en présence de l'arme à feu jusqu'à ce que Washington dît :

– Qu'est-ce que vous attendez, merde, que je l'emporte moi-même sur mon dos ?

Le saisissant chacun par un bras, les vigiles entraînaient Rachid Jamal jusqu'à la porte puis se mirent de profil pour l'extraire du bureau.

– T'es pas un Noir ! hurla-t-il à Washington.

– Et toi t'es pas un écrivain, répliqua Washington, qui se rappelait enfin avoir lu plusieurs chapitres du roman de mille pages et plus qui était resté dans deux boîtes sur son bureau.

Ce fut seulement par un prodigieux effort de volonté qu'il se retint de presser la détente jusqu'à ce que le soi-disant auteur fût parti.

– Et emporte tes ordures avec toi ! vociféra-t-il, en envoyant valdinguer les cartons par terre.

Secoué, il retourna l'arme contre sa propre bouche pour s'offrir plusieurs giclées tranquillisantes de vodka.

LIQUIDATION TOTALE POUR CAUSE D'EXPULSION, disait l'écriteau apposé sur une vitrine près du bureau. Les écriteaux de ce genre fleurissaient depuis peu. En rentrant à pied d'un déjeuner avec un agent, Russell s'arrêta quelques instants devant la vitrine pour regarder les tapis en solde, des kilims aux couleurs joyeuses et un Hariz passé. Le bureau de Russell était situé dans une de ces zones interstitielles de la ville qui, jusqu'à une époque récente, ne portaient pas de nom. C'était, entre Gramercy Park et Chelsea, un peu plus bas que le centre sans appartenir proprement au sud de Manhattan, un quartier d'immeubles centenaires d'une dizaine d'étages, abritant des bureaux et des magasins consacrés aux petites industries, au commerce de tapis d'Orient et à des photographes bas de gamme. Russell l'avait baptisé le quartier des tapis mais depuis quelque temps, les marchands de tapis pliaient leur tente. La mode et l'argent facile – boutiques et restaurants branchés – avaient découvert le coin et l'avaient nommé Flatiron, d'après son immeuble le plus célèbre. Du coup, le problème du déjeuner s'était trouvé simplifié. Deux ans auparavant, on n'échappait pas au voyage en taxi pour rechercher une gastronomie qui ne risquât pas d'indisposer les agents littéraires. Désormais, ils ne demandaient qu'à

venir essayer la nouvelle trattoria piémontaise dont ils avaient lu la critique dans le *Times*.

Entre un parking et un petit bâtiment de pierres brunes, l'immeuble qu'occupaient les bureaux de Corbin, Dern & Cie se dressait à distance égale de deux rues, sur un terrain dont la valeur avait quadruplé depuis que Russell avait été engagé. La maison d'édition occupait les quatre étages supérieurs de l'immeuble, qui en comptait huit. L'édifice avait été construit cent ans auparavant sur le modèle de l'immeuble McKim, Mead & White, situé non loin de là, et abritait les éditions Corbin, Dern & Cie depuis les années vingt. Pour les écrivains, les lecteurs et les critiques, Corbin, Dern était un dactyle sonore, une invocation des muses, le dessus du panier de la culture.

Après le déjeuner, Russell passa voir Washington, qui menait ses affaires à sa manière habituelle, renversé dans son fauteuil ergonomique italien, étalé de tout son long, ses bottes de cow-boy sur le rebord du bureau, les mains croisées derrière la tête. Il faisait songer Russell à un félin, vitesse et griffes dissimulées sous une nonchalance tropicale. On le voyait rarement courir ou bondir, mais, aux saisons sèches, il rapportait des proies. À l'instant même où on semblait n'avoir plus d'autre choix que de le renvoyer pour quelque gravissime entorse au protocole, il ramenait un best-seller dans ses filets, ou encore un de ses obscurs romanciers d'Europe de l'Est se voyait soudain attribuer le prix Nobel.

Adressant un signe à l'assistante de Washington, Russell n'attendit pas sa permission pour pénétrer pesamment dans le bureau et s'affaler sur le canapé, imitant inconsciemment la posture de son ami après s'être emparé d'un exemplaire du *Post* sur la table basse. UN SDF AGRESSÉ PAR UN FÉLIN. Il leva les yeux vers Washington puis se reporta à la page trois où il apprit qu'un léopard, à moins que ce ne fût un guépard, semait la terreur dans le Lower East Side, malmenant les clochards et autres sans-logis.

– Ouais, je te rappelle, d'accord ?

Les manières de Lee étaient toujours furtives, comme s'il menait une action clandestine ou prenait en secret des rendez-vous galants. Russell se demanda si Washington tenait vraiment à se débarrasser de son correspondant ou s'il ne voulait pas que Russell entendît leur conversation.

– Mais c'est mon vieux Russ.

– Il faut vraiment que j'arrive à faire bouger les choses pour mon truc sur le Nicaragua.

– T'en as parlé à Harold ?

– Je croyais que je pouvais déjà compter sur son soutien.

Washington avait occupé le bureau voisin de celui de Harold Stone pendant un an avant l'arrivée de Russell. Ils avaient le même âge, mais Washington était déjà occupé à grimper les échelons pendant que Russell terminait ses études. Comme il était le seul cadre supérieur qui pût à juste titre se targuer d'appartenir à un groupe minoritaire et qu'il parlait couramment plusieurs langues, et non des moindres, Washington était pour ainsi dire indestructible.

– Je suis intouchable, avait-il dit à Russell un soir où ils avaient beaucoup bu.

S'il était boursier à Harvard comme Harold, il avait grandi à Harlem, cas presque unique dans l'édition, et les trois ou quatre personnes qui avaient le pouvoir de le renvoyer étaient retenues par la mauvaise conscience.

– Y a deux trucs que tu ne dois pas oublier à propos de Harold, disait à présent Washington. D'abord, le grand intello de gauche, c'est du passé. Regarde les gens avec lesquels il se trimballe maintenant, la jet-set, les grands économistes néo-conservateurs et les requins du délit d'initié. Tu crois qu'ils dissertent sur Marcuse et Malcolm X pendant le dîner ? La justice sociale et les révolutions du tiers-monde ne sont pas précisément à l'ordre du jour. Pas dans Park ou Madison Avenue, en tout cas. Personne ne veut plus changer le monde. Ce qu'ils veulent, c'est en être propriétaires. C'est un futé, Harold. Tous les machins qu'il a faits dans les années

soixante, c'était vachement chic et ça payait. La révolution était un bon fonds de commerce.

– C'est facile à dire aujourd'hui.

– Ça n'en est pas moins vrai. Et, deuxièmement, ne t'imagines pas qu'il veut que tes bouquins marchent.

Cette idée était déjà passée par la tête de Russell. Mais il ne fallait pas non plus prendre tout ce que disait Washington pour argent comptant. Bien que son intention fût presque toujours de faire équipe avec Russell, c'était un personnage à facettes dont les intrigues étaient si compliquées que même pour lui elles n'étaient pas toujours compréhensibles. Bon éditeur, Washington eût fait un agent double encore meilleur.

– Le monde est divisé en trois catégories par rapport à ce genre de merde, poursuit Washington d'une seule traite. T'as les braves types comme toi, qui sont surpris et indignés – eh ben merde, dites, arrêtez les rotatives, le gouvernement nous prépare une saloperie. T'as les gens comme moi, qui ne sont pas surpris du tout. Parce qu'ils le savaient déjà, bordel. Et t'as la majorité, qui ne veut pas en entendre parler, coco. Ils ne veulent pas.

Washington braqua son Walther sur Russell, qui ouvrit la bouche pour en recevoir une giclée.

– Au fait, comment connais-tu le black qui était chez vous l'autre soir ?

– Quel black ?

– Pourquoi, y en avait d'autres ?

– J'ai pas fait attention.

– Je rêve !

Washington avait déjà eu l'occasion de voir que Russell prêtait peu d'attention à son environnement, encore qu'il atteignît rarement à une telle extrémité, ce qui, en l'occurrence, faisait plutôt son affaire. Il avait été à l'école primaire avec ce mec et avait été assez décontenancé de le retrouver là-bas, au milieu des Blancs. Il ne tenait pas forcément à ce que Russell connût la vie qu'il avait menée dans son quartier

d'origine et il laissa glisser. Chacun sa merde, vaut mieux pas mélanger.

Malgré sa répugnance, Russell jugeait qu'il devait à son auteur de faire un peu de lèche. C'était sa seule chance d'amorcer la promotion du bouquin. Il fallait aller voir le grand Harold Stone, dont certains croyaient qu'il avait inventé l'édition et enseigné l'alphabet à Gutenberg, dont la bénédiction faisait éclore des critiques sublimes, des articles de fond, des bourses Guggenheim. Lui qui était là, sur place, quand Jésus-Christ eut son moment de doute et de – quoi, au fait ? De doute et de honte ? De doute et de douleur ? Ou de doute et de chagrin ? En tout cas, ça rimait avec « destin ». Si quelqu'un pouvait quelque chose pour le livre, c'était bien Harold.

De sa démarche de plantigrade, Russell foulait l'antique moquette du corridor qui menait au bureau d'angle du directeur littéraire. Pendant trois ans il avait travaillé tout à côté de son mentor, dans un bureau exigü. Mais quand il avait enfin bénéficié d'une promotion et qu'un bureau plus grand s'était libéré voilà quelques mois, Russell avait déménagé pour s'installer cinquante mètres plus loin. C'était un peu comme de quitter sa famille pour entrer à l'université. Soudain, il se sentait mal à l'aise quand il rencontrait Harold dans les toilettes ; il s'éclaircissait la gorge, tenait sa queue en fixant les carreaux de faïence droit devant lui. Il ne savait trop comment cela avait pu se produire, ni même si le changement était seulement un effet de son imagination. Mais ce jour-là, il se rendit compte que cela faisait près d'une semaine qu'il n'avait pas échangé une parole avec Harold.

– Jolies perles, dit-il à Carlton, la blonde aux grandes dents qui était l'assistante de Harold et qui, assise droite et raide, d'un air important, gardait le portail du grand chef comme si elle avait avalé un manche à balai.

Sortie de Radcliffe depuis un an, elle portait le col roulé

et la rangée de perles de rigueur et croyait sans réserve que Harold Stone était de substance divine. Elle leva la main comme un agent de la circulation, le combiné du téléphone dans l'autre.

– Je vais lui dire, il n'y manquera pas.

Quand les poules auront des dents, songea Russell. Harold était éminemment connu pour ne jamais rappeler et il avait renoncé aux communications épistolaires depuis quelques années déjà.

– Il vous attend ? demanda Carlton quand elle eut raccroché.

Russell passa la tête dans le bureau ; Harold leva les yeux de la revue qu'il était en train de lire.

– Maintenant, oui.

Il se retint d'ajouter : *Et pas la peine d'en faire trop, salope.* Jusqu'à ces derniers temps elle avait filé doux en présence de Russell mais arborait désormais l'aura de suffisance qui eût convenu à un cadre supérieur de la maison. Cependant, Harold avait toujours apprécié à sa juste valeur l'enthousiasme que Russell mettait à manquer de tact, qualité insolite dans les confins timorés du monde de l'édition.

Des années auparavant, Russell s'était avisé que Harold ressemblait à un grand hibou cornu (membre de la famille des strigidés ou bubonidés, dépeint par Audubon, planche 236) et la ressemblance semblait croître avec le temps. Levant ses yeux brun-jaune qu'il clignait avec irritation derrière ses lunettes à monture d'écaille, il avait l'air d'une créature émergeant d'un mauvais sommeil à la fourche d'un érable mort. Il fit un signe de tête assorti d'un son vaguement interrogateur. Chez lui, l'absence du minimum de gracieuseté recommandée par le code social semblait érigée en principe, comme si le charme, les bonnes manières et les autres lubrifiants des contacts interpersonnels trahissaient l'absence de vrai sérieux. Il regardait rarement dans les yeux, esquivait les salutations, ignorait les questions – comportement que ses subordonnés tendaient à interpréter comme de l'arrogance, ses admirateurs comme

la maladresse désarticulée du génie. Il avait adopté un style vestimentaire pendant ses études à Cambridge et ne l'avait jamais modifié, chemise à col boutonné et pantalon droit, un veston quand il ne pouvait pas faire autrement, rarement une cravate.

– Peut-on parler du bouquin de Rappaport ?

– Le machin sur le Nicaragua ? dit Harold.

– Oui. *La Guerre secrète*, dit Russell, agacé que Harold eût oublié, ou affectât d'avoir oublié le titre de l'ouvrage.

C'était lui qui avait encouragé Russell à acheter le livre.

– Le titre ne m'enthousiasme toujours pas.

– J'ai du mal à promouvoir ce bouquin.

Harold haussa les épaules. Russell s'assit au bord du long bureau rectangulaire. Bien qu'occupée par Harold depuis dix ans, la pièce gardait un caractère anonyme, qui en disait plus long sur son locataire que la débauche de photos, de cartes postales et de souvenirs, sur les occupants des bureaux voisins.

– Les gens ne lisent plus, fit observer Harold en regardant par la fenêtre, d'où l'on découvrait une tranche du Flatiron à l'ouest et l'Empire State au nord. Russell se rappela le soir, quelques mois plus tôt, où Harold et lui s'étaient attardés pour faire un sort à une bouteille d'armagnac. C'était l'unique fois où Russell avait vu son mentor ivre ou l'avait entendu parler de son ménage, des hospitalisations répétées et des menaces de suicide de sa femme. Ensuite, quand Russell l'avait flatté sans vergogne, Harold avait balayé tout cela d'un geste, pour dire qu'il y avait des années qu'il vivait sur son capital intellectuel, qu'il se sentait comme un homme qui, ayant épousé très jeune une femme d'une beauté ravissante et depuis longtemps rassasié de ses charmes, ne prend plus plaisir qu'aux regards concupiscent des autres hommes. C'était, avait-il affirmé, l'effet que produisaient sur lui la plupart des livres qu'il publiait. Tout avait déjà été fait. Sur le moment, Russell avait vu en Harold un stoïcien héroïque. Aujourd'hui il commençait à croire que Harold regrettait d'avoir été si franc.

Depuis ce jour il lui semblait qu'une certaine froideur avait envahi leurs relations.

Russell se leva et parcourut du regard le bel alignement des bouquins sur les rayonnages, qui ressemblaient à de simples présentoirs des produits de la maison. Le détachement de Harold à l'endroit de son environnement matériel immédiat avait au fond quelque chose d'impressionnant. Deux photos seulement ornaient son antre ; une de Harold et de Saul Bellow, plus jeunes d'une vingtaine d'années, inconfortablement assis côte à côte lors d'un dîner, Harold plus mince, presque décharné, mais pour le reste égal à lui-même ; et l'autre de Robert Kennedy souriant à un Harold renfrogné, la main amicale de l'homme politique en travers des épaules raides de l'éditeur. Connaissant l'éventail des relations de Harold parmi les personnalités les plus célèbres et les plus distinguées, Russell s'était souvent demandé quel critère – ou quelle absence de critère – avait présidé au choix de ces deux photos comme représentation de la vie et de la carrière de Harold.

– J'espérais que vous penseriez à quelqu'un, en dehors des publications littéraires, qui aimerait écrire un article de fond.

Harold hocha pensivement la tête, sans s'engager, fixant des yeux un point situé légèrement à gauche de l'oreille de Russell.

– Ce n'est pas comme si je pensais qu'il fallait un grand battage. Si seulement nous pouvions le faire un peu remarquer...

– Où en est-on avec Propp ? l'interrompit Harold.

Au bout de cinq ans, Russell ne savait toujours pas si les coqs à l'âne de Harold relevaient d'une stratégie consciente destinée à déstabiliser ses interlocuteurs ou d'une excentricité innocente.

– Il veut surtout savoir pourquoi je n'arrive pas à le faire passer au vingt heures.

– Va-t-il jamais finir ce fichu bouquin ?

- Eh, soyez pas trop dur, il n'a que six ans de retard.
 - Sept.
 - Qu'est-ce que je dois faire pour promouvoir le Rappaport ? Prendre des otages ? Assassiner le président ?
 - Quand Jeff va-t-il remettre un manuscrit ?
 - Quand il aura fini.
 - Écrit-il, au moins ? On dirait qu'il s'est donné pour but de baiser tous les mannequins de New York jusqu'au dernier... Peut-être était-il l'homme d'un seul livre. Il y a des gens comme ça.
 - Jeff est l'homme d'un tas de livres.
- Harold avait été extrêmement encourageant quand Russell – un peu gêné parce qu'il se trouvait que l'auteur était un de ses meilleurs amis – lui avait montré le manuscrit pour la première fois, trois ans auparavant. Incitant Russell à l'acheter, il en avait parlé à ses amis dans le monde littéraire et Russell se doutait qu'il était à l'origine d'une critique ou deux. Harold à lui tout seul n'avait pas le pouvoir de faire marcher un livre, mais il pouvait lui donner un coup de pouce, et c'était ce qu'il avait fait. Le succès d'estime du début fut suivi d'un chiffre de ventes exceptionnel pour un recueil de nouvelles, qui le catapulta dans la liste des best-sellers du *New York Times* quelques semaines durant. Le cinéma avait acheté l'option pour deux nouvelles et la traduction venait d'obtenir un prix littéraire en France. L'étoile ascendante de Jeff avait entraîné celle de Russell dans son sillage et maintenant, la position de Harold à l'égard du livre semblait très compliquée, comme s'il avait autorisé ses gosses à utiliser le garage pour construire une petite carriole et les en avait vus ressortir avec un prototype de formule 1. Il semblait osciller entre l'envie du sponsor qui veut son nom sur le capot et l'espoir qu'elle prît feu dans un accident aux premiers tours de piste.
- Que dit votre femme de la Bourse ?
 - Elle attend une correction. Dans les mois qui viennent. Harold se pinça les lèvres et parut soupeser l'idée.
 - Alors, pour Rappaport ?

- Je vais réfléchir.
 - Trop aimable, fit Russell, sarcastique.
 - Dites, faut que vous parliez à votre assistante, hein ? dit Harold à Russell qui se dirigeait vers la porte. Kleinfeld est passé ce matin. Il a failli appeler les flics quand il l’a vue à la photocopieuse. Elle avait un T-shirt qui disait : « Mort aux riches. »
 - C’était un badge qui disait...
 - Peu importe, dit Harold. Dites-lui qu’on veut plus voir ça ici.
 - Pourquoi ?
 - Faites pas le malin. Vous êtes un grand garçon, quoi.
- En regagnant son bureau, Russell songea à adresser au directeur littéraire un exemplaire d’un essai qui figurait désormais dans toutes les anthologies, et qu’un jeune polémiste enflammé avait consacré au mouvement de libre parole de Berkeley – un jeune polémiste du nom de Harold Stone. Réprimer ce genre d’impulsion était sans doute ce qu’être un grand garçon voulait dire.

Jeune épigone de la *Partisan Review* première manière, Harold Stone avait fait figure d’enfant prodige avant même de couronner ses études à Harvard par un essai intitulé : « Bakounine et le concept d’avant-garde ». Il était entré chez Knopf, avait partagé une maîtresse avec Bellow, et Norman Mailer en lui cassant ses lunettes avait définitivement scellé sa réputation. À des intervalles qui s’allongeaient peu à peu, il avait publié des essais et des critiques qui avaient beaucoup agité l’agonie du dernier milieu littéraire new-yorkais. Entre-temps, il avait épousé une jeune débutante de la bonne bourgeoisie protestante qui menait désormais une existence totalement séparée à New Canaan, dans le Connecticut, bien qu’ils fussent toujours mariés.

Sitôt débarqué de sa banlieue du Midwest à la fac, Russell avait dévoré Sartre, Camus et Gramsci dans les éditions

critiques qu'en avait données Harold ; il avait lu les essais de Harold sur Lukacs et Kafka. En arrivant à Manhattan après son troisième cycle à Oxford, Russell avait eu la chance d'intégrer la vénérable maison d'édition sur laquelle régnait Harold et d'attirer l'attention de son aîné grâce à quelques poèmes qu'il avait publiés dans une revue trimestrielle. Peut-être Harold avait-il éprouvé une certaine nostalgie en songeant aux jeunes littérateurs qui venaient à la conquête de la grande ville, une certaine gratitude à l'idée que des jeunes gens écrivaient encore de la poésie comme l'avaient fait ses amis de Greenwich Village, dans un passé depuis si longtemps révolu ; une certaine curiosité à l'égard de ce que les jeunes gens intelligents lisaient alors ; une certaine culpabilité, peut-être, enfin, parce qu'il était probablement sur le point d'aller déjeuner aux Four Seasons avec un quelconque auteur millionnaire de romans d'espionnage. Bref, il avait cru voir quelque chose dans ses poèmes. Il avait d'abord invité Russell à déjeuner, puis, par la suite, l'avait pris sous son aile rêche de grand-duc.

À sept heures, sa journée terminée, Russell passa par le bureau de Dave Whitlock. Ce dernier était prostré dans la morne contemplation de l'écran de son ordinateur. C'était l'homme des chiffres : les chiffres semblaient toujours le rendre malheureux.

– T'en fais pas, Whit. J'ai une anthologie de poésie serbo-croate sur le feu qui devrait nous sortir du rouge.

– C'est pas le moment, je t'en prie, fit Whitlock en le chassant du geste.

Il avait le même âge que Russell mais il apprenait les modèles économétriques à Wharton quand ce dernier lisait Blake à Oxford, et il était entré dans la maison presque le même jour que lui. Le drame de Whitlock, c'est que l'homme d'affaires qu'il était avait un vrai goût pour la lecture. Quatre ans auparavant, il aurait pu démarrer dans un cabinet de conseil ou une banque d'investissement pour un salaire deux

fois plus élevé que celui qu'il percevait aujourd'hui dans l'édition.

– Toutes mes condoléances, pour le Rappaport.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Tu n'es pas au courant ? Harold a ramené le tirage à dix mille ce matin.

– Je suis passé le voir pas plus tard qu'aujourd'hui. Ce salaud ne m'en a pas dit un mot.

La porte du bureau de Harold était close et Carlton n'était pas à son poste. Russell frappa à la porte et l'ouvrit d'un seul et même mouvement. Harold était assis sur le canapé ; Carlton était assise sur Harold. À l'instant où ils prirent conscience de la présence de Russell, ils se tournèrent en même temps pour camoufler l'impudeur de leur tenue et leurs deux têtes se heurtèrent avec un bruit perceptible. En levant la main qu'il avait glissée dans le chemisier de Carlton, Harold jeta celle-ci par terre. Leurs deux visages les trahirent plus que le coton blanc et la chair entrevus : la surprise qui s'y peignit évoluant rapidement *via* la culpabilité jusqu'à l'extrême indignation.

Dans les jours qui suivirent, Russell Calloway ne put qu'imaginer lequel de ces trois sentiments l'avait emporté. Mais dès le premier instant, il eut plus ou moins la certitude que l'ouverture de cette porte ne risquait pas de passer à l'histoire comme l'inspiration la plus géniale de sa carrière.

3

Corrine commençait à en avoir par-dessus la tête des soirées : dîners, anniversaires, lancements de livres, pendaisons de crémaillère, jours fériés, soirées à thème, générales, vernissages, galas au profit de l'American Ballet Theater et de la Bibliothèque, galas au profit du candidat démocrate, de la société des défigurés par accident, du groupe d'entraide des sans-abri, de la fondation médicale d'Amérique pour la recherche sur le sida, dans des boîtes, au Plaza, dans le temple de Dendur du Metropolitan Museum of Art, en l'honneur d'un certain Alonzo, nom et prénom compris, qui fait profession de rassembler des fonds et d'organiser des soirées... soirée pour Pandy Birdsall, qui partait s'installer à Los Angeles parce qu'elle avait couché avec tout le monde à New York. « Si douce est la tristesse de ces soirées », avait dit Jeff, ce soir-là, paraphrasant Roméo et Juliette.

La veille, les collègues de Russell avaient organisé un pot pour le départ d'un des leurs. Aussi, après le travail, Corrine s'était-elle traînée à l'autre bout de Manhattan jusqu'au bureau de Russell – métro jusqu'à la 23^e Rue, puis tourner en rond jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'on a emprunté une sortie nouvelle et inconnue et qu'on est parti dans la mauvaise direction – puis avait déambulé en souriant bêtement dans l'atmosphère étouffante d'une salle de réunion

où les assistantes mal payées se gavaient subrepticement de canapés, tout à la joie de calculer ce qu'elles économisaient sur le dîner, tandis que les cadres se groupaient vertueusement en constellations inaccessibles, consultant leur montre jusqu'à ce qu'ils puissent s'éclipser vers des cocktails dignes de ce nom et des dîners à la mode qui passeraient sur leurs notes de frais. Harold Stone, avec son éternel froncement de sourcils douloureux, fit une apparition assez brève pour donner l'impression que la fraternisation avec ses collègues avait un peu moins de charme à ses yeux qu'un cathétérisme rectal et Boum, le pauvre, qui se tourmentait encore à l'idée que Harold gardait une dent contre lui ; ce qui avait fait dire à Corrine que s'ils ne voulaient pas être dérangés, ils n'avaient qu'à fermer la porte, merde. Pour finir, quelques-uns d'entre eux étaient allés au restaurant, chez Elaine, dans le haut de Manhattan, pour un interminable dîner très arrosé au cours duquel on avait surtout servi d'énormes portions de ragots d'édition.

Maintenant, après quelques heures de sommeil, il fallait aller au boulot. Russell était encore au lit. L'édition ne commence pas avant dix heures. Elle s'efforçait d'arriver au bureau à huit heures moins le quart de façon à se documenter avant la réunion de huit heures et quart, pendant laquelle les courtiers discutaient, analysaient les résultats du marché de la veille, commentaient ce qui s'était passé à la Bourse de Tokyo. Mais aujourd'hui, elle aurait déjà de la chance si elle arrivait à temps pour la réunion.

Après sa douche elle se sentait encore épuisée. Dans le dressing attenant à la chambre, il y avait une coiffeuse ; elle s'assit devant avec une tasse de café et alluma la petite télévision portable. La gueule que j'ai, se dit-elle en regardant le miroir. Comment s'appelait-elle, déjà, l'horreur qui changeait les hommes en pierre ? Ah oui, Méduse. Elle résolut d'arrêter complètement de boire pendant quelque temps. Sa peau y perdait sa jeunesse. Plutôt se piquer au collagène.

En appliquant une crème hydratante sur son visage, elle

écouta une interview de Madonna, qui semblait se prendre pour la réincarnation de Marilyn Monroe. Que tu crois, ma fille. Marilyn Monroe elle-même aurait probablement voulu croire qu'elle était Marilyn Monroe. Le fait d'être sublime n'avait guère amélioré l'idée qu'elle se faisait d'elle-même. N'empêche, Corrine se serait bien vue un moment dans son soutien-gorge... 90 C, c'est ça ? C'est Russell qui aurait été content. Comme il a grandi... cinq centimètres et une lettre de plus. Faudra monter me voir un de ces jours... non, ça, c'était Mae West. C'était peut-être ça qui le ferait coucher un peu plus tôt, et dans de meilleures dispositions. Au lieu de s'endormir comme une souche. Ce serait bien si, comme le truc des mecs, ils grossissaient pour faire l'amour – que les garçons puissent jouer avec et les admirer – puis rétrécissaient pour ne pas encombrer. Pourquoi pas ? Encore un exemple du fait que les hommes ont été favorisés. C'était la nature qui était misogyne. Elle étala du fond de teint sur sa pâleur, insistant sur une mince veine bleue qui affleurait sous sa joue. La dernière fois c'était le lendemain de son anniversaire, presque deux semaines, maintenant. Était-ce possible ? D'autres hommes semblaient la trouver assez séduisante pour eux. Dans la rue, dans le métro, dans les soirées. Toujours les soirées.

Elle avait une marque minuscule au menton que sa mère appelait un grain de beauté et que son père voulait lui faire enlever. Tap-tap. Maquille, ma fille. Rien à faire. La tête sous l'oreiller. Un sac sur la tête, en papier pour le boulot ou la maison, de chez Saks ou Bergdorf pour le soir.

Une base sous les yeux. Les cernes encore visibles. Elle se demanda si c'était tous les noms qui commençaient par M à la télé qui lui avaient fait penser à Méduse. MTV. Une société par actions ? À vérifier. Marilyn, Madonna, Méduse. Dans son métier, elle croyait aux signes, en secret. Enfin, à condition que le reste aille dans le même sens. D'abord les chiffres mais, en définitive, il faut parfois un autre élément. Mais que signifiait ce M répétitif ? Acheter du Monsanto ?

Moi tout craché
Éditions de l'Olivier, 2009
Points n° P2489

Bacchus et moi
La Martinière, 2013
Points n° P3310

Les Jours enfuis
Éditions de l'Olivier, 2017
Points n° P4803